

HISTOIRE DE VAUBAN

PAR

GEORGES MICHEL

LAURÉAT DE L'INSTITUT

La fortune m'a fait naître le plus pauvre gentilhomme de France; mais, en récompense, elle m'a honoré d'un cœur sincère, si exempt de toute sorte de friponneries qu'il n'en peut même souffrir l'imagination sans horreur. — VAUBAN.

(Lettre à Louvois.)



PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1879

Tous droits réservés

210

quets. Le gros feu des ennemis pourrait bien venir de ce qu'ils ont beaucoup plus de fusils que de mousquets ; examinez ce que vous croyez qui serait le plus utile pour le bien de mon service, ou de faire que mon infanterie soit toute armée de fusils, ou de la laisser comme elle est. Parlez-en aux vieux officiers et me dites ce qu'ils croiront qui serait le plus utile.

« Le comte de Luxe m'a dit aussi que la plupart des piquiers ont jeté leurs piques et pris des fusils des ennemis. Si vous croyez qu'il soit bon d'en donner à mon infanterie, mandez-le moi, et j'ordonnerai aussitôt qu'on en distribue la quantité que vous en demanderez. »

On pouvait croire la cause du fusil définitivement gagnée. Et cependant ce ne fut que dix ou douze ans après que l'usage du fusil fut généralisé dans les armées françaises.

La substitution de la pique à la baïonnette fut également le sujet d'une lutte qui dura vingt-cinq ans. Depuis l'usage de la poudre à canon, la pique n'avait plus guère de raison d'être. Longue de quatorze pieds, lourde, difficile à manier, cette arme pesante immobilisait pendant les deux tiers de la bataille les hommes les plus vigoureux de la compagnie¹.

Sur ce point-là comme sur celui de la réforme du mousquet, les étrangers nous avaient devancés. Les Allemands avaient renoncé à la pique. « J'ai vu, écrit Louvois à Vauban, des officiers qui ont fait la campagne de Hongrie

¹ « Sa Majesté a ordonné qu'il y aura toujours dans chaque compagnie vingt soldats armés de piques, lesquels seront les plus grands et les plus forts d'entre les soldats d'icelle. » (Ordonnance royale du 6 février 1670.)

cette année, qui m'ont assuré que dans l'infanterie de l'Empereur, il n'y a aucune pique ; que chaque bataillon y est de quatre ou cinq cents hommes, et que les soldats portent des chevaux de frise avec eux, lesquels ils joignent les uns aux autres et mettent devant le front du bataillon lorsqu'ils sont en présence de l'ennemi ; que cette infanterie de l'Empereur, dans les occasions qui se sont présentées, cette campagne, et particulièrement dans l'affaire d'Esselt, a fait l'arrière-garde de toute l'armée, sans appréhender la cavalerie turque, laquelle venant trois et quatre mille ensemble sur les derniers bataillons, lesdits bataillons n'ont fait que poser leurs chevaux de frise à terre et faire demi-tour à droite, avec quoi la cavalerie turque a toujours été obligée de se retirer de dessous le feu, et dès qu'elle s'était un peu retirée, cette infanterie a continué de marcher et s'est retirée sans éprouver aucun échec. Je vous prie de me mander ce que vous pensez sur cet usage¹... »

La réponse de Vauban ne se fit pas attendre. Avant Louvois, il s'était préoccupé de supprimer la pique sans avoir recours pour cela au cheval de frise, d'un maniement si difficile et d'une utilité si contestable. Vauban proposa à Louvois d'adapter au mousquet ou au fusil une baïonnette dont la douille s'enroulerait à l'extrémité du canon et laisserait le tir parfaitement libre. Vauban est-il, comme on le croit communément, l'inventeur de la baïonnette ? Ici il faut préciser. Depuis longtemps on connaissait dans l'armée française la baïonnette. C'était une tige de fer aiguë adaptée à un manche de bois que l'on

¹ Correspondance de Louvois. (Dépôt de la guerre.)